Document generated on 08/07/2025 5:13 a.m.

Service social

La perception de l'agression sexuelle chez des garçons qui en ont été victimes durant l'enfance ou l'adolescence

Michel Dorais

Volume 45, Number 1, 1996

Le sexuel et le relationnel

URI: https://id.erudit.org/iderudit/706716ar
DOI: https://doi.org/10.7202/706716ar

See table of contents

Publisher(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorais, M. (1996). La perception de l'agression sexuelle chez des garçons qui en ont été victimes durant l'enfance ou l'adolescence. *Service social*, *45*(1), 79–95. https://doi.org/10.7202/706716ar

Article abstract

This article presents some results of a qualitative study carried out among 30 young men aged between 16 and 44 who have been sexually abused by men during their childhood or adolescence. Such a traumatizing experience does not seem to make any sense. In constructing himself and the world around him, the abused boy will try to find some explanation for it, some reason for being. The article deals with this particular and rarely discussed aspect of the abuse. Taken from a research report to be published, it deals with the way young men perceive the sexual abuse they suffered.

Tous droits réservés © Service social, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La perception de l'agression sexuelle chez des garçons qui en ont été victimes durant l'enfance ou l'adolescence

Michel DORAIS
Professeur-chercheur
Département de sociologie, UQAM
Consultant en formation et programmation
auprès de divers ministères

INTRODUCTION

Quels impacts et quelles significations produisent les abus sexuels dans la construction de soi des garçons qui en sont victimes ? Telle était la question de recherche d'une étude qualitative menée auprès de trente jeunes hommes québécois âgés de 16 à 44 ans ayant été sexuellement agressés au cours de leur enfance ou de leur adolescence par d'autres hommes. L'échantillon était composé de répondants volontaires provenant d'un réseau de centres d'accueil dans le cas des plus jeunes et, pour les plus âgés, de personnes ayant répondu à des appels lancés par l'entremise de thérapeutes œuvrant auprès de cette clientèle ou encore à des annonces placées dans des journaux communautaires. La moyenne d'âge des répondants au moment de l'entrevue était

de 24 ans et demi ; leur moyenne d'âge au moment du premier abus subi était de huit ans et un tiers. Les entrevues réalisées ont mis l'accent sur les façons dont ces répondants avaient réagi jusqu'à aujourd'hui aux agressions sexuelles vécues au cours de leur enfance ou de leur adolescence[1]. L'analyse des données a été effectuée selon les préceptes propres à la construction empirique de la théorie et à l'induction analytique[2]. Les conclusions dégagées furent comparées à la littérature existante sur les problématiques concernées, d'où la présentation d'abord plus théorique qui inaugure cet article. On notera que ce dernier résume l'une des dimensions traitées par une étude qui en compte plusieurs : d'autres articles et un ouvrage à paraître feront état de l'ensemble de la recherche.

Une expérience traumatisante comme l'abus sexuel, surtout si elle est vécue en bas âge, n'a pas de sens *a priori*. Aussi le garçon abusé tentera-t-il de lui trouver une signification, une rationalité quelconque, sinon une raison d'être. Il se dira, par exemple, que son abuseur manque d'affection ou d'occasions de recevoir des gratifications de la part d'adultes, qu'il veut tout simplement l'initier à la sexualité, qu'il n'arrive pas à contrôler ses pulsions sexuelles, qu'il a provisoirement perdu le contrôle de lui-même, qu'il veut ainsi se faire « payer » pour les attentions qu'il a accordées, qu'il interprète mal l'affection du jeune. Aux prises avec une situation qu'il n'arrive que difficilement à comprendre en vertu de son expérience de vie limitée, l'enfant ou le jeune adolescent va échafauder diverses conjectures pour tenter de donner un sens à ce qui se produit, notamment pour comprendre pourquoi ça lui arrive, à lui, ici et maintenant. Tel est l'aspect particulier sur lequel nous nous pencherons dans l'article qui suit en abordant la perception, forcément subjective, de l'abus sexuel chez le garçon qui en fut victime.

Le secret de la maison des hommes

Les agressions sexuelles où les victimes étaient des garçons ont longtemps été considérées par les professionnels et par le grand public comme un phénomène peu commun. À tort, semble-t-il, puisqu'on estime qu'au moins un garçon sur six serait victime d'abus sexuel pendant l'enfance ou l'adolescence[3]. Aux fins de cette étude, nous définirons l'abus ou l'agression de nature sexuelle comme des attouchements ou des rapports sexuels entre personnes de maturité physique et psychique différente, alors que ces

actes ne sont pas souhaités par la plus jeune d'entre elles et lui sont imposés par la manipulation, l'abus de confiance, le chantage, la coercition, la menace ou la violence.

L'agression sexuelle des garçons n'est pas un fait exceptionnel. L'anthropologue Daniel Welzer-Lang[4] voit même dans l'abus des garçons l'un des rites de passage qui caractériseraient l'antichambre de la « maison de hommes », c'est-à-dire le lieu symbolique d'initiation aux modèles « virils ». Des pratiques que nous, occidentaux, associons à l'abus sexuel étaient en effet non seulement tolérées mais courantes dans d'autres contrées, à d'autres époques. Cela n'est pas sans rappeler, comme l'a souligné Élisabeth Badinter, les pratiques dites pédagogiques de l'Antiquité, alors que les garçons étaient pris en charge par des mentors masculins, avec lesquels les rapports sexuels n'étaient pas exclus[5].

Ainsi, l'anthropologue Maurice Godelier raconte comment les Baruyas de Nouvelle-Guinée forcent les jeunes à avoir des fellations avec les hommes adultes. Pour eux « le sperme est la vie, la nourriture qui donne la force à la vie ». Dans le secret de la maison des hommes, les garçons encore adolescents sont tenus de pratiquer la fellation sur les jeunes hommes non mariés. Contrairement à nos sociétés, où l'homosexualité masculine a été associée à la féminité, les relations homosexuelles font, chez les Baruyas, partie de l'apprentissage de la masculinité. Et cette pratique doit demeurer secrète ; ceux qui résistent y sont d'ailleurs contraints par la force. Selon le chercheur, « les jeunes initiés, dès qu'ils pénètrent dans la maison des hommes, sont nourris du sperme de leurs aînés, et cette ingestion est répétée pendant de nombreuses années dans le but de les faire croître plus grands et plus forts que les femmes, supérieurs à elles, aptes à dominer, à les diriger[6] ». Curieusement, l'obligation faite aux garçons d'accepter des rapports sexuels avec des plus vieux sert à préserver une hiérarchisation des sexes, à maintenir la sujétion des enfants mais aussi celle des femmes, considérées comme inférieures. De son côté, l'ethnologue Gilbert Herdt a montré que chez les Sambias de Nouvelle-Guinée la virilité se transmettait semblablement, d'une génération à une autre, par l'entremise du sperme émis lors de rapports sexuels : « [...] il s'ensuit que les hommes considèrent l'insémination constante (qu'ils comparent à l'allaitement au sein) comme le seul moyen pour que les garçons grandissent, mûrissent et acquièrent la compétence virile. En conséquence, débutant au premier stade

de l'initiation, la fellation – à pratiquer aussi souvent que possible – est totalement institutionnalisée. [...] Ce comportement est un fantastique secret qui ne doit pas être révélé, sous peine de mort, aux enfants et aux femmes[7] ».

On peut en déduire que certaines formes de sexualité intergénérationnelle encourageraient la reproduction de rapports dominant-dominé, mais aussi celle des rôles sociosexuels les plus traditionnels, le jeune garçon devant apprendre à se soumettre avant de soumettre à son tour les plus jeunes et les femmes. On remarque que chez des peuples qui perpétuent cette forme d'initiation, comme certaines civilisations de l'Antiquité jadis[8], la sexualité du jeune n'est d'aucune façon prise en considération. À la limite, on ne s'attend pas à ce qu'il prenne du plaisir, mais à ce qu'il se soumette au *modus vivendi* de sa culture d'appartenance. C'est le modèle d'une sexualité intransitive qui est ainsi transmis de génération en génération : l'homme adulte prend ce qui lui plaît... Message adressé au garçon soumis aux désirs des adultes : « Console-toi, ton tour viendra. ». Ce type de sexualité intergénérationnelle joue ainsi un rôle dans la transmission même des modèles masculins : « Ce que l'on t'a fait tu pourras ensuite le faire toi-même à d'autres garçons plus jeunes, à des filles, à des femmes. »

Il faut reconnaître que l'abus sexuel n'est malheureusement pas la seule forme d'initiation violente à la masculinité. De tout temps, les violences physiques entre les mâles ont été le lot des garçons puis des hommes. L'initiation violente à la sexualité est plus en continuité qu'en rupture avec cette idée que les hommes adultes doivent initier, de gré ou de force, leurs cadets à la « vraie vie ». Or, pour certains hommes, la sexualité imposée – la leur – fait partie de la démonstration de leur virilité. Cela reprend, curieusement, le même raisonnement qui prévalait à des époques passées de notre culture, alors que l'important pour un homme c'était d'être actif sexuellement, et non pas passif, quels que soient le sexe, l'âge et même le degré de consentement du partenaire « sabré[9] ».

Ce petit détour anthropologique semble peut-être nous éloigner quelque peu de la réalité actuelle. Ce n'est pourtant pas vraiment le cas. Aujourd'hui encore, souligne Daniel Welzer-Lang[10], même les garçons qui ne subissent pas d'agression ou d'« initiation » sexuelle de la part d'adultes savent que cela existe, que cela est possible, que la hiérarchie des âges et des sexes fait en sorte que les plus faibles peuvent être à tout moment dominés

physiquement ou sexuellement. Selon la logique mise au jour par les auteurs précédemment cités, la sexualité intergénérationnelle forcée jouerait un rôle certain dans la socialisation des petits mâles : même s'il n'est pas effectivement violé, la crainte qu'on abuse de lui rappelle à chaque garçon sa condition d'« apprenti » de la condition masculine et sa soumission obligée aux règles, formelles ou secrètes, des hommes plus âgés. La **violence sexuelle** entre mâles, loin d'être considérée comme une exception ou une erreur de parcours, peut dès lors être perçue comme la continuité, hélas, d'une longue tradition virile où l'initiation des plus jeunes passe par leur apprentissage de la soumission, sexuelle ou autre.

Aujourd'hui comme hier, pour qu'il y ait **exploitation** sexuelle il doit y avoir un **exploiteur**. Or, certaines études donnent à penser que l'intérêt sexuel à l'égard des enfants est plus courant qu'on ne le croit généralement. Selon une enquête de Brière et Runtz[11], 21 % de leurs étudiants « cobayes » démontraient une certaine attraction érotique à l'égard des enfants, 9 % avaient des fantaisies sexuelles impliquant des enfants, 5 % se masturbaient en ayant ces fantasmes et 7 % seraient disposés à avoir des relations sexuelles avec des enfants s'ils étaient assurés de ne pas être dénoncés ou punis. Cela présente une certaine consistance avec une recherche similaire (mais pas orientée uniquement vers l'attrait pour les enfants), alors que Tieger[12] constatait que plus du tiers des 172 étudiants mâles interrogés se déclaraient disposés à violer s'ils étaient sûrs de ne pas être pris ! Les fantasmes d'abus ne constitueraient donc pas un phénomène si marginal ; peut-être que les hommes, étant culturellement habitués à imaginer leurs partenaires plus petits ou petites qu'eux, ont tendance à étendre plus facilement cette érotisation à des partenaires mineurs, voire impubères. Et comme, en plus, la socialisation masculine traditionnelle insistait sur le fait que l'homme doit être le dominant, imposer sa sexualité ne poserait pas tant de problèmes à certains contemporains.

Quelle que soit la façon de tenter de l'expliquer sur le plan social ou culturel, l'abus sexuel ne se présente pas moins sous différents jours aux yeux de l'enfant abusé. Ces perceptions varient notamment en raison des motivations prêtées par le jeune à son abuseur : vengeance, malentendu, affirmation de pouvoir, volonté de souiller l'autre dans son innocence ou encore moyen de l'« initier » à la sexualité. Des choix méthodologiques ont fait en sorte que le point de vue des abuseurs est

absent de cette recherche – sauf, bien entendu, quand l'abusé est lui-même devenu abuseur, ce qui est arrivé dans quelques cas.

Pourquoi est-il pertinent de voir comment le garçon abusé perçoit lui-même les motivations de son abuseur ? Parce que sa perception de l'abus et, par-delà, de la sexualité masculine elle-même pourra expliquer pourquoi le jeune agressé s'est tu, pourquoi il n'a pas demandé d'aide ou cru en elle. Pourquoi aussi il a par la suite tourné sa colère contre les autres par des actes délinquants ou par des abus sexuels commis sur des plus jeunes, par exemple, ou encore qu'il s'en est pris à lui-même par de l'automutilation, de la surconsommation de drogue, des tentatives de suicide, etc. La façon dont les individus voient le monde n'est pas sans effet sur leur façon de s'y adapter.

L'ABUS COMME « SEXUALITÉ SAUVAGE »

« Il n'était pas capable de se contrôler », diront spontanément plusieurs garçons à propos de leur abuseur. Le mythe de la sexualité plus forte que tout, plus forte que soi, même, n'est évidemment pas nouveau ; il n'a que trop servi à rationaliser, voire à légitimer les abus de toutes sortes. Et cela non seulement du point de vue des abuseurs, ce qui serait tout de même logiquement compréhensible, mais aussi du point de vue des abusés, ce qui paraît à première vue plus étonnant...

La croyance en une irrésistible pulsion sexuelle fait partie d'une conception essentialiste et naturaliste de la sexualité. L'ère de la révolution sexuelle a répandu cette notion dans toute la culture occidentale : la sexualité serait le résultat d'une irrépressible pulsion[13]. En vertu de ce mythe intégré par notre culture, les hommes en particulier seraient sans résistance devant cette pulsion provenant du plus profond d'eux-mêmes – c'est-à-dire de leurs gènes, de leurs hormones, de leurs neurones, de leur libido, etc. Quand la sexualité est conçue comme un besoin aussi vital que de se nourrir, par exemple, son entrave ne peut que très difficilement être envisagée... Et c'est bien ce que pensent, prétendent et diffusent auprès de leurs victimes les agresseurs sexuels.

On comprend dès lors qu'un garçon ou un jeune homme puisse être tenté d'expliquer – et jusqu'à un certain point d'excuser – les abus qu'il a subis de cette façon : l'abuseur ne se contrôlait pas ou n'arrivait pas à le faire, quelle que soit sa

volonté. C'est le point de vue, par exemple, de Charles[14], victime d'inceste à 14 ans, qui soupçonne son père d'avoir lui-même été abusé sexuellement et d'avoir ainsi acquis cette dynamique, ce qui expliquerait pourquoi il a commis les mêmes gestes envers ses propres fils (ayant aussi abusé des trois frères de Charles). C'est le cas aussi de Mathieu, agressé sexuellement par le père de son meilleur ami. Mathieu croit que cet homme peu séduisant, divorcé et esseulé n'avait sans doute guère d'autre choix pour obtenir des gratifications sexuelles. Il se plaignait d'ailleurs souvent d'être « gros », de ne pas « être du type qui plaît aux femmes ». Or, Mathieu se trouvait là, sous sa main, littéralement. François, victime d'inceste, croira aussi son père quand celui-ci lui dira qu'il est « obligé » de faire l'amour avec lui parce que sa femme refuse de le satisfaire... Jean-Marc, abusé à 7 ans par un cousin de 14 ans, se demande si ce dernier n'est pas pris, à ces moments-là, d'une certaine folie : « Y es-tu fou lui ? Il me semble qu'on fait l'amour avec une fille, pas avec un gars, que je me disais. Des fois, je ne savais plus quoi penser : il était tranquille, doux, il m'achetait des bonbons. D'autres fois, surtout quand ça me tentait moins, il devenait violent. Une fois, dans une tente, en camping, il a sorti un couteau pour pas que je dise un mot, pour que je me laisse faire. Là, j'ai vu qu'il allait trop loin. J'en ai parlé à ma mère. » Ainsi que l'illustre ce dernier cas, il faut parfois que l'abuseur aille très loin aux yeux de sa victime pour que cette dernière renonce à considérer l'abus comme faisant partie de la nature primitive et, jusqu'à un certain point, légitime de l'homme (ou tout au moins de certains hommes).

L'ABUS COMME INITIATION FORCÉE À LA SEXUALITÉ

L'abus sexuel est souvent vu comme une initiation sexuelle par l'enfant ou l'adolescent parce que c'est ainsi que le présente l'abuseur. À l'instar du modèle « initiatique » auquel nous faisions référence précédemment, l'abus est alors conçu comme un rite secret entre hommes de générations différentes. L'illustrent bien les paroles du père de François, qui présentait explicitement à son fils leurs ébats sexuels comme étant un apprentissage utile en attendant que son fils puisse avoir des relations avec des filles (discours dont la fausseté sautera néanmoins aux yeux de l'adolescent lorsqu'il commencera à fréquenter des jeunes filles :

son père se montrera très jaloux). Le père d'André présentera aussi les rapports sexuels auxquels il soumet son fils comme une initiation à la sexualité, en lui disant d'abord qu'il va lui montrer comment sont faits les organes génitaux adultes, lui enseigner la bonne façon de se masturber, l'art du massage, etc. À partir de ce moment-là, le garçon est pris dans une spirale où lui-même n'arrive plus à distinguer ce qui relève d'une légitime information sexuelle et ce qui constitue un abus. Il conclura : « C'est comme ça que je suis devenu l'esclave sexuel de mon père ».

Le fait de considérer l'abus comme une initiation proviendrait aussi du fait que les abuseurs se reconnaissent rarement comme tels : dans la plupart des cas étudiés dans la présente recherche, même lorsque les abus firent l'objet de dénonciations ou de poursuites judiciaires, l'adulte nia ou minimisa sa responsabilité. De plus, ces hommes auraient fortement tendance à se définir comme hétérosexuels et s'avéreraient de surcroît souvent homophobes[15]. Ce qui tend à confirmer le fait que c'est moins la nature homosexuelle de l'acte qu'ils érotisent – puisqu'ils ne sont généralement pas de cette orientation – que le rapport de pouvoir et de domination qu'il implique.

Renouant avec une certaine tradition, des auteurs[16] se sont opposés au cours des dernières années à la dénonciation de l'abus sexuel pour mettre l'accent sur l'aspect possiblement positif, voire pédagogique, de rapports sexuels entre enfants et adultes. Ces auteurs oublient que, même si l'on admettait un instant qu'une certaine pédérastie grecque fut considérée à la fois comme initiatique et pédagogique, elle n'était pas exempte d'abus, au contraire... Nous ne savons guère, au demeurant, ce qu'en pensaient non pas les philosophes mais les jeunes intéressés. Dans l'Antiquité même il y avait sanction d'agressions sexuelles commis sur des citoyens libres : la plupart des lois reconnaissaient l'existence du viol – y compris celui des garçons par des hommes adultes. Ces derniers pouvaient donc être réprimandés et châtiés[17]. L'idée que la notion d'abus n'existait pas dans l'Antiquité est mensongère – même s'il est vrai que cette notion était alors différente. L'historien Suétone, par exemple, ne rapporte-t-il pas la honte de deux jeunes garçons violés par l'empereur Tibère, lequel, apprenant « qu'ils s'étaient mutuellement reproché leur déshonneur[18] », leur fit sur-le-champ briser les jambes ? Il est exagéré de toujours se référer au concept de pédérastie pédagogique dans des cas où l'enfant est ramené au seul statut d'objet sexuel, contraint ou violé. Il ne faudrait pas

non plus confondre relations homosexuelles consensuelles et agressions sexuelles : la définition qui a précédemment été donnée de l'abus ne devrait, aujourd'hui, créer aucune confusion.

Pour en revenir à nos répondants, il importe de noter que l'abus sera d'autant plus perçu comme initiation sexuelle, adoptant ainsi le point de vue de l'abuseur, que le jeune en a retiré des stimulations sexuelles et qu'il expérimentera par la suite une attirance homosexuelle ou bisexuelle. Plusieurs personnes, y compris des victimes d'agression, croient faussement qu'une érection (ou, à plus forte raison, une éjaculation) signifie plaisir et implique une participation pleinement volontaire. Ce n'est pas forcément le cas : une stimulation physiologique soutenue ou même le seul fait d'être nu sont susceptibles de créer un effet d'excitation, sans compter que la peur, l'anxiété ou même le sentiment d'enfreindre un interdit peuvent avoir des effets très paradoxaux. Par ailleurs, le cerveau et le corps peuvent parfois enregistrer des impressions opposées, des dissonances.

Plusieurs intervenants tiennent pour acquis que le fait que le garçon acquière ultérieurement des tendances homosexuelles ou bisexuelles prouve qu'il a pu aimer être abusé ou, pire, qu'il a pu « séduire » son abuseur. Le laisser-faire ou la passivité du garçon, déjà considérés comme louches sous prétexte qu'un homme sait toujours se défendre (eût-il cinq ans !), sont souvent pris à tort pour un consentement éclairé. Or, au mieux, la passivité relève de l'obéissance (« C'était mon père : je devais lui obéir »), de la curiosité (« Je ne savais pas au juste ce qu'il allait faire », « Je voulais voir ce qui allait se passer ») ou de la stupéfaction (« C'était la première fois que ça m'arrivait : je ne savais pas ce qu'il fallait faire »). Notons que même le développement ultérieur d'une orientation homosexuelle ne signifie nullement que le garçon ait souhaité être abusé. Au contraire, les répondants qui sont aujourd'hui d'orientation homosexuelle ou bisexuelle ne semblent pas moins souffrir des séquelles de l'agression qu'ils ont subie. Il est aberrant de prétendre qu'une orientation homosexuelle chez lui indique que le garçon a souhaité ou aimé être abusé. Il ne viendrait à personne l'idée que l'hétérosexualité ultérieure d'une victime féminine d'agression puisse amoindrir le crime dont elle fut la cible. Même dans les cas où certaines gratifications, physiques ou psychologiques, furent momentanément retirées dans un contexte d'abus, il suffit généralement de constater ses lourdes séquelles subséquentes pour réaliser qu'elles ne résultent pas d'une partie de plaisir... Enfin,

il est souvent difficile de savoir si l'orientation homosexuelle ou bisexuelle d'un jeune homme était antérieure ou ultérieure à l'abus qu'il a subi.

En somme, on pourrait dire qu'un abus où la violence physique ne prédomine pas, où l'abuseur enrobe ses actes d'un discours « altruiste » du type « éducateur sexuel de la jeunesse », où le jeune retire certaines gratifications aura certainement plus tendance à être vu par le jeune comme une initiation sexuelle. Cette perception aura, dans un premier temps du moins, pour conséquence de protéger l'abuseur de toute dénonciation de la part du jeune, puisque ce dernier se sentira lié sinon complice avec son initiateur. À long terme toutefois, cette perception peut distorsionner non seulement la réalité, mais la vision même que le jeune homme acquerra au sujet de la sexualité (et, le cas échéant, de l'homosexualité). On peut très bien imaginer que de percevoir un abus comme une initiation pourra, par exemple, contribuer à l'érotisation de relations sadomasochistes ou inégalitaires, ou encore à la reproduction d'actes abusifs par l'ex-victime elle-même.

L'ABUS COMME RAPPORT DE DOMINATION

Selon Daniel Welzer-Lang :

> À l'intérieur de la maison-des-hommes, et dans l'apprentissage de la masculinité, il ne semble guère exister de point neutre, de position de relâche. On est actif ou passif, agressé ou agresseur. C'est ainsi que p'tit homme apprend le rapport de force permanent. Quiconque oublie cette règle devient victime désignée. Tout écart dû à la sensiblerie est perçu comme une survivance du monde de l'enfance, une réminiscence ou une (ré)apparition chez l'homme du monde des femmes. Toute sensiblerie doit donc être combattue, voire punie. « Si tu veux être comme une femme, on va te traiter comme une femme[19] » !

Certains jeunes apprennent vite à intégrer pareille logique : la loi des hommes, celle des plus forts et des plus grands, se retrouve aussi dans *leur* sexualité. Paul, utilisé comme objet sexuel par son père puis par ses frères et même par une de ses sœurs, a effectivement été amené à percevoir l'excitation sexuelle comme un rapport d'appropriation et de domination. Il est symptomatique qu'à l'adolescence Paul se soit mis à utiliser

sexuellement les jeunes enfants de ses frères pour reproduire la même dynamique qu'il avait vécue. En vertu d'une telle équation entre soumission exercée et sexualité, il peut paraître plus ou moins normal qu'un aîné impose ses besoins sexuels à un cadet, de la même façon qu'il peut aussi lui imposer sa force, ses points de vue, etc. Cette loi non écrite, qui décrète que les plus faibles, les plus petits, les plus vulnérables n'ont qu'à subir leur sort de souffre-douleur, fait jusqu'à un certain point partie de l'apprentissage même de la masculinité, comme nous l'avons précédemment montré.

L'idée de voir l'abus sexuel non seulement dans sa dimension sexuelle, mais aussi dans le rapport de pouvoir qu'il exprime, a d'autant plus de sens qu'une majorité d'abuseurs de garçons se disent hétérosexuels. Ce n'est donc pas tant la soif d'une sexualité homosexuelle qui les aiguillerait que le fait d'imposer leur pouvoir et leurs exigences à leur victime. De fait, certains abuseurs d'enfants vont indistinctement vers des filles ou des garçons ; certains répondants racontent que leurs frères et leurs sœurs ont ainsi vécu des agressions similaires aux mains du même abuseur. Il est même possible que certains abuseurs valorisent davantage le viol au masculin parce que dominer un être mâle serait symboliquement plus gratifiant donc plus excitant, de leur point de vue, que de dominer une fille ou une femme.

L'ABUS COMME VENGEANCE PLANIFIÉE

C'est dans le cas de ceux qui ont commis à leur tour des agressions sexuelles que le thème de la vengeance revient le plus fréquemment. Si eux-mêmes ont voulu, par leur abus, venger ou exorciser ce qu'ils avaient jadis vécu sur un mode passif, pourquoi n'en serait-il pas de même pour leur abuseur ? Pareille logique amène certains répondants à concevoir l'abus comme une vengeance planifiée, comme un « juste » retour des choses : « Œil pour œil, dent pour dent ».

Or, la violence, qu'elle soit sexuelle, physique ou psychologique, peut rapidement être adoptée comme mode de vie, voire comme drogue. Le psychologue Rollo May[20] disait que faire souffrir les autres est au moins une façon de se prouver que l'on existe. Singulièrement, faire souffrir un autre mâle serait la preuve ultime de sa supériorité virile. Certes, il y a quelque chose

d'odieux dans la violence, mais aussi quelque chose de très humain : un rapport forcé, qui oblige l'autre à reconnaître ses besoins et à satisfaire ses désirs – fussent-ils uniquement pour se départir de sa frustration.

Les victimes l'apprennent très vite : l'abus sexuel est un lieu où les scénarios sexuels n'ont pas à être négociés. L'abuseur impose ses désirs et ses propres scénarios érotiques, alors que dans une relation égalitaire il devrait les « gérer » ou les « négocier » avec son ou sa partenaire. Dans l'agression, une fois que la résistance de l'enfant ou de l'adolescent a été vaincue, l'aîné peut imposer ses désirs les plus secrets, les plus honteux, les plus inassouvis, les plus dégradants même. Certaines scènes décrites par les répondants étaient d'une inimaginable brutalité : être déchiré au cours d'une pénétration anale, être obligé d'avoir des relations orales malgré des vomissements, être sévèrement battu, être recouvert d'urine et d'excréments, etc. Il est difficile de ne pas y voir la manifestation d'une haine de l'autre. Pour des jeunes – et il y en a plusieurs – qui ont connu des abus avilissants comprenant, en plus des actes sexuels forcés, des tortures physiques et psychiques soutenues et répétées, la motivation sadique de leur abuseur ne fait aucun doute.

Comment s'étonner que d'une génération à l'autre la violence sexuelle tende à se retransmettre, un certain nombre d'hommes qui ont subi l'asservissement par leurs aînés ressentant la nécessité revancharde de la reproduire à leur tour ? Cela d'autant plus qu'un homme victime de violence devient un « non-homme ». L'une des façons les plus éclatantes de regagner sa virilité sur le plan symbolique n'est-il pas de la manifester de la façon la plus éloquente qui soit ? « Faire un homme de soi », n'est-ce pas apprendre à encaisser la violence de ses pairs et de ses aînés, pour la retransmettre ensuite aux autres, le cas échéant, notamment aux plus jeunes ? Des milieux exclusivement masculins, comme l'armée ou la prison où l'on se fait un honneur de « casser » le caractère de l'individu, en sont un triste exemple : le même homme se fera un devoir plus tard d'en « casser » d'autres à son tour, le dominé de jadis aspirant désormais au rôle de dominant.

Je ne prétends pas que tous les hommes violentés deviendront violents ou abuseurs. Tel n'est pas le cas ; mais tous veulent au moins comprendre pourquoi ces événements leur sont arrivés. Pour ce faire, un certain nombre d'ex-abusés risqueront une incursion de l'autre côté du miroir, celui de la domination, de

l'agression. Et certains parmi ceux-là y prendront goût par soif de vengeance (nous y reviendrons dans quelques instants), par fatalisme (« si on ne domine pas on se fait dominer »), par attrait du risque et de l'interdit désormais associés à leur érotisme, mais surtout par un sentiment qu'il faut passer par là pour réaffirmer enfin sa virilité jadis mise en question.

L'ABUS COMME MALENTENDU

L'expérience de l'abus imprègne, voire distorsionne la vision que l'enfant se fait de lui-même et de son entourage. Plusieurs racontent qu'à partir du moment où ils ont été abusés, tous les hommes leur apparurent comme des abuseurs potentiels. Ce sentiment était souvent renforcé par le fait que l'abuseur, à qui ils avaient jusque-là fait confiance, présentait comme normales ou banales leurs activités clandestines. S'il ne fallait pas en parler, c'était pour conserver leur complicité, parce que les autres ne comprendraient pas, parce que cela faisait partie des règles du jeu, parce que c'était leur secret.

Pour certains jeunes, l'abus est tout simplement le résultat d'un tragique malentendu. Il existe à ce sujet deux versions différentes chez les répondants de cette enquête. La première est que l'adulte aurait pris pour de l'attirance sexuelle ce qui était de l'ordre de la recherche affective de la part du jeune. Ceux qui furent abusés par des frères aînés ou par des tiers avec lesquels ils étaient déjà liés ont beaucoup tendance à rapporter cette vision des choses. Pierre, enfant solitaire se sentant rejeté par sa famille, explique que sa recherche d'affection fut probablement interprétée erronément par son frère aîné : lorsque Pierre se rapprochait de lui dans le lit, ce n'était pas en guise d'avance sexuelle mais bien pour aller chercher un peu de la tendresse que lui refusaient ses parents. Le cas de Joseph, un peu semblable, fait ressortir la même chose : le petit de 8 ans se laisse faire parce qu'il a l'impression d'être enfin aimé, accepté par son frère aîné. Marcel, abusé de 6 à 8 ans par un vieux voisin, croit la même chose : il était toujours chez cet homme-là non pas pour rechercher de la sexualité, mais pour trouver quelqu'un qui s'occuperait de lui, alors que sa mère et surtout son père semblaient indifférents à son égard.

La seconde source de malentendu, qui concerne le plus souvent des abus extrafamiliaux, reposerait sur le fait que l'abuseur,

ayant beaucoup investi en temps et en argent auprès du jeune, voudrait en quelque sorte être payé en retour... et en nature, puisque c'est tout ce que le jeune peut offrir. Ce malentendu fonctionnerait d'autant plus aisément que ce jeune a aussi l'impression qu'il a une « dette à payer », ce qu'il ne peut faire qu'avec son corps : qu'aurait-il d'autre à donner en échange pour faire plaisir à l'adulte ? L'histoire de Mathieu colle tout à fait à ce scénario : énormément gâté par le père de son meilleur ami, il se retrouve doublement mal à l'aise lorsque l'adulte en question lui fait des avances puis passe aux actes. James, hébergé vers 13 ans par un adulte lors de fugues, avance le même raisonnement : comment décevoir son bienfaiteur ?

La perception de l'abus comme malentendu fait aussi ressortir que nombre d'hommes adultes auraient tendance à sexualiser l'affection qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent. Les témoignages reçus de garçons victimes d'inceste sont en ce sens éloquents : presque tous insistaient sur le fait que le seul moment où leur père leur donnait de l'attention, de l'affection, de la tendresse, c'était avant, pendant ou juste après leurs relations sexuelles. Lorsque l'adulte est incapable de faire la différence entre abus, affectivité et sexualité, on devine que l'enfant ou l'adolescent dont il profite le sera encore moins. D'où sa confusion et d'où, surtout, le sentiment que c'est peut-être lui qui ne comprend pas ce qui se passe. Cette confusion est d'autant plus entretenue qu'il y a souvent un continuum entre les caresses affectueuses de l'adulte et ses attouchements sexuels. Où s'arrêtent les premières et où commencent les seconds ? Quand l'adulte lui-même ne sait pas fixer cette limite, le jeune le peut encore moins. C'est pourquoi un malentendu et une culpabilité persistent parfois du fait que le jeune a accepté les caresses initiales : c'est seulement lorsqu'elles sont devenues insistantes et se sont transformées en attouchements non désirés que le véritable problème est apparu. Mais le jeune a l'impression qu'il était déjà trop tard, qu'un piège s'était refermé sur lui sans qu'il s'en rende compte. En effet, comment aurait-il pu savoir et à quel moment que cessait là l'affection et que commençait l'agression de son territoire le plus intime ?

Puisqu'il est question de malentendu, notons que des jeunes ont parfois de la difficulté à différencier un abus sexuel d'une relation homosexuelle consensuelle, surtout s'il s'agit de leur toute première relation de ce type. Ils ne sont pas les seuls à penser ainsi : bon nombre de gens perçoivent systématiquement tout rapport homosexuel comme déviant. Une certaine homo-

phobie encouragerait même une attitude du « deux poids, deux mesures » qui fait en sorte qu'un abus hétérosexuel est volontiers perçu comme une initiation sexuelle légitime. Certains garçons interrogés ont spontanément affirmé que d'avoir vécu la même chose avec une femme adulte leur aurait paru « normal », voire leur aurait fait « plaisir »... D'autres affirment que leurs parents ou thérapeutes étaient plus préoccupés du fait qu'ils ne deviennent pas « homosexuels » que de leurs séquelles véritables. Ces remarques dénotent à quel point l'abus sexuel au masculin est à la fois plus stigmatisé et plus stigmatisant.

CONCLUSION

Il est difficile, voire impossible de conclure cet article sans esquisser des perspectives d'intervention. Bien que des balises plus générales à ce sujet feront l'objet de publications ultérieures, plus substantielles, je voudrais m'arrêter un instant sur les façons de contrecarrer des interprétations erronées, voire dommageables, de l'agression sexuelle au masculin chez ses victimes mêmes.

Il est évident qu'une meilleure éducation sexuelle aiderait grandement jeunes et moins jeunes à différencier l'affection et la sexualité gratifiante de l'exploitation ou de l'agression sexuelle. Une telle éducation devrait toutefois insister non pas uniquement sur les dangers de la sexualité, mais aussi sur ses apprentissages nécessaires et positifs. La construction de soi comme sujet sexué implique une (re)connaissance et une maîtrise de ses désirs, de ses préférences et de ses goûts sexuels. Les jeunes abusés, comme beaucoup d'autres, manquent souvent d'informations minimales pour composer avec leur questionnement sexuel rendu plus complexe du fait de leurs expériences traumatisantes. Cette négligence peut malheureusement conduire à l'aggravation de leurs séquelles et parfois au recours à de l'abus sur de plus jeunes, fût-ce pour comprendre ce qu'a fait ou ressenti jadis leur abuseur. L'absence ou la pauvreté de l'éducation sexuelle reçue sont les complices institutionnels des abuseurs d'enfants : plus ignorants sont les jeunes, plus ils se laisseront manipuler de toutes les façons et plus ils entérineront les logiques présentées par leur agresseur.

Portant le débat un cran plus loin, je dirais que c'est toute la socialisation masculine qui est à repenser dans l'optique d'une

prévention des comportements abusifs, agressifs ou violents. On ne peut pas, d'un côté, valoriser la violence ou la domination comme étant viriles et, d'un autre côté, les condamner quand elles émergent. Les hommes agresseurs ayant souvent été eux-mêmes violentés ou, tout au moins, incités à la violence par l'exemple de leurs pairs ou de leurs aînés, le moyen le plus efficace de prévention c'est, outre l'éducation, l'intervention (qu'elle soit individuelle, de groupe ou communautaire) auprès des jeunes générations. Ces dernières sont actuellement les premières victimes de cette violence et, dès lors, les plus enclines à trouver dans sa transmission une solution à leurs impasses de tous ordres – existentielles, psychologiques, relationnelles. économiques.

Les abus sexuels constituent un problème collectif qui appelle aussi des réponses collectives dans lesquelles doivent s'impliquer aussi bien les individus que les institutions. À défaut de refuser ou de combattre cette violence sexuelle et sexuée, nous l'avalisons et la banalisons. Sans pour autant nier la responsabilité patente et individuelle des agresseurs, l'abus sexuel au masculin peut être lu comme symptôme d'une organisation problématique des relations entre hommes et entre générations dont nous sommes loin d'être délivrés.

Notes

1. Cet article reprend, *grosso modo*, l'un des chapitres d'un rapport de recherche qui sera publié dans son intégralité, sous forme d'ouvrage, au début de l'année 1997. Cette recherche était subventionnée par le Conseil québécois de la recherche sociale dans le cadre de son programme de bourses pour études postdoctorales. Elle a été réalisée de juillet 1993 à juillet 1995.
2. Pour plus de renseignements à ce sujet on consultera l'article de Michel Dorais « Diversité et créativité en recherche qualitative », *Service social,* vol. 42, nº 2, p. 7-27.
3. Les plus récentes estimations à ce sujet concordent. Citons le *Rapport du Comité sur les infractions à caractère sexuel à l'égard des enfants* publié par le gouvernement du Canada en 1984, de même que les revues de littérature menées par F.G. Bolton et coll. dans *Males at Risk*, Newbury Park, Sage, 1989 et par R. Pauzé et J. Mercier dans *Les agressions sexuelles à l'égard des enfants*, Montréal, Éd. Saint-Martin, 1994.
4. « L'homophobie : la face cachée du masculin », *La Peur de l'autre en soi,* D. Welzer-Lang, P. Dutey et M. Dorais, Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 23-30.
5. É. Badinter, *XY. De l'identité masculine,* Paris, Odile Jacob, 1992, p 107-134.
6. M. Godelier, *La Production des Grands Hommes,* Paris, Fayard, 1982, p. 91-92.
7. G. Herdt, « Développement de la masculinité : une contribution transculturelle », dans R.J. Stoller, *Masculin ou féminin ?*, Paris, PUF, 1989, p. 320-321.
8. B. Sergent, *L'Homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris, Payot, 1986.
9. Paul Veyne, « L'homosexualité à Rome », dans l'ouvrage collectif *Amour et sexualité en Occident,* Paris, Seuil, 1991.
10. *Op. cit.*
11. J. Briere et M. Runtz, « University Males' Interest in Children », *Child Abuse and Neglect,* nº 13, 1989, p. 65-75.
12. T. Tieger, « Self-rated Likehood of Raping and the Social Perception of Rape », *Journal of Research in Personality,* nº 15, 1981, p. 147-158.
13. M. Dorais, *Les Lendemains de la révolution sexuelle,* Montréal, VLB, 1990 ; notamment le chapitre intitulé « Une impérieuse pulsion ».
14. Les prénoms cités ici sont évidemment des pseudonymes, cela dans le but de préserver l'anonymat et d'assurer la confidentialité.
15. D.S. Everstine et L. Everstine, *Sexual Trauma in Children and Adolescents,* New York, Brunner/Mazel, 1989, p. 139.
16. Edward Brongersma, *Loving Boys,* t. 1 et 2, Elmhurst (New York), Global Academic Publishers, 1986 et 1990 ; Tom O'Carroll, *Paedophilia – The Radical Case,* Boston, Alyson, 1982 ; Theo Sandfort, *The Sexual Aspect of Paedophile Relations,* Amsterdam, Pan/Spartacus, 1982 ; T. Sandfort et coll., *Male Intergenerational Intimacy,* New York, Harrington Press, 1991.
17. Eva Cantarella, *Selon la nature, l'usage et la loi ; la bisexualité dans le monde antique,* Paris, La Découverte, 1991.
18. Suétone, *Vies des douze Césars,* Paris, Le Livre de poche, 1961, p. 205.
19. D. Welzer-Lang, *La Peur de l'autre en soi, op cit.*, p. 29-30.
20. R. May, *Amour et volonté,* Paris, Stock, 1971.